

La 1^{ère} Guerre mondiale à Yvoir

**11 jours de mort, 51 mois d'occupation
et des années de pleurs**

Éric Tripnaux



La 1^{ère} Guerre mondiale à Yvoir

1^{ère} partie : 11 jours de mort (13-23 août 1914)



(L. & F. FUNCKEN, *L'uniforme et les armes de la guerre 14-18*, Tournai, t. I, 1970, pp. 11 & 99 et t. II, 1971, p. 61).

Malgré la neutralité belge, dragons allemands et fantassins saxons ont affronté l'infanterie française à Yvoir en août 1914. Le 23, un terrible drame a été évité. C'était voici tout juste 110 ans.

Le franchissement de la Meuse à Yvoir

La Meuse a toujours constitué un obstacle majeur pour les envahisseurs qui ont traversé nos régions. Les ponts qui l'enjambent revêtent dès lors un grand intérêt stratégique. Afin qu'un ennemi ne puisse les enlever intacts, les défenseurs n'hésitent pas à les détruire au dernier moment. Comme ces ponts étaient rares, les gués ont également servi de points de franchissement. Il s'agit de passages entre des bancs de graviers qui peuvent être traversés par des barques à fond plat ou même à cheval. Les gués entre Dinant et Yvoir ont été largement employés jusqu'à ce que des écluses soient aménagées au sud de Namur en 1868. L'élévation de la profondeur de la Meuse a nécessité la construction de nouveaux ponts. Celui d'Yvoir a été mis en service en 1873. L'usage du bac de Houx a survécu jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Le souvenir de ces gués n'a pas été oublié par les militaires qui les ont maintenus sur leurs cartes d'état-major. Ils auraient pu être à nouveau employés si les barrages avaient été abaissés ou détruits. Cela n'a pas été le cas en août 1914. Seuls les ponts ont sauté et les Allemands ont dû construire des ponts de bateaux.



La neutralité armée imposée à la Belgique l'a installée dans une illusoire tranquillité. La menace d'un conflit entre la République française et l'Empire allemand se précise pourtant depuis quelques années. Une agence prussienne de vacances a écrit sur un prospectus en 1913 que le chemin le plus court pour aller de Berlin à Paris passe par Aix-la-Chapelle, Liège, Charleroi, Maubeuge, Saint-Quentin et Compiègne ⁽¹⁾. Elle ne dit pas si la route passe au nord ou au sud de Namur ! L'armée belge s'entraîne donc aux deux éventualités. Un affrontement sur la Haute-Meuse est simulé lors des grandes manœuvres de l'été 1913. « L'ennemi » est déployé sur l'axe Ciney – Leignon et attaque vers l'ouest. Le 29 août à 6 heures, les pontonniers de son groupement de cavalerie en avant-garde sur les hauteurs de Dinant commencent à construire un pont de bateaux au Rivage près du rocher Bayard et face à Neffe. Pour masquer ce franchissement, deux escadrons de son 1^{er} régiment de

⁽¹⁾ É. HINZELIN, *Histoire illustrée de la guerre du Droit*, Paris, 1916, t. II, p. 500.

lanciers de Namur franchissent la Meuse à la nage à Yvoir. L'attaché militaire allemand et ses collègues d'autres pays assistent à ce scénario miniature prémonitoire de ce qui va se passer un an plus tard ⁽²⁾.



Les lanciers bivouaquent « Sur Champ » avant de traverser la Meuse en barques avec les chevaux nageant à leurs côtés.

Yvoir est situé sur la rive droite de la Meuse à l'embouchure de la profonde vallée du Bocq. La commune compte 1.335 habitants et 342 habitations en juillet 1914. Henri Gilles d'Yvoir et Maria Genet de Namur courtisent et ont publié leurs bans de mariage ⁽³⁾. Les hôtels de la Gare, des Familles, des Touristes, de Bruxelles, du Nord et du Bocq ⁽⁴⁾ sont remplis de bourgeois aisés en villégiature alors que les congés payés n'existent pas encore. Il faut y ajouter les pensions, les auberges et les loueurs d'appartements durant la saison. « Tout le monde connaît Yvoir, près de Dinant, la jolie localité mosane, avec ses chalets, sa gare fleurie, ses barquettes, ses pêcheurs, ses touristes, ses carrières », relate un contemporain ⁽⁵⁾.



⁽²⁾ P. MIGNOLET, *Le Génie à l'aube de la Grande guerre*, 2018, en partie basé sur *La vie Militaire* de 1913.

⁽³⁾ *L'Ami de l'Ordre*, 2-3 août 1914, p. 3.

⁽⁴⁾ R. DELOOZ, *À la découverte d'Yvoir*, publié à compte d'auteur, 1992, pp. 25-26.

⁽⁵⁾ L.C.M. & A.G. D'ARS, *Les atrocités allemandes dans la province de Namur*, Anvers, 1919, p. 69.

Le soir du 31 juillet, le bourgmestre Albert Lambret qui est en fonction depuis 1908 est informé de l'ordre de mobilisation générale de l'armée belge face à une menace d'invasion allemande. Le lendemain, la gare d'Yvoir est envahie par des hommes enthousiastes pour la plupart qui prennent la direction de Namur afin de rejoindre leur régiment. Quelques volontaires qui ont jadis tiré le bon numéro qui les exempté du service militaire les accompagnent. Aucune manifestation belliqueuse ne suit l'annonce de l'ultimatum du 2 août 1914 mais bien de la stupéfaction mêlée d'inquiétude. Conséquence du refus opposé par le roi Albert I deux jours plus tard, la guerre est à nos portes. Si elle est déclenchée, la population pense qu'elle ne pourra être que de courte durée. Mal à l'aise, elle stocke néanmoins des vivres et se précipite à la poste pour retirer de l'argent. Le drapeau belge est arboré le 6 août aux établissements publics et à l'église. Le gouverneur de la province donne l'ordre de rassembler toutes les armes à feu (fusils de chasse et armes de défense et de sport) à la salle communale.

Quelques sources parmi d'autres

Parce que l'armée belge y a été peu impliquée, il n'existe que des sources françaises et allemandes pour reconstituer le déroulement des opérations militaires à Yvoir en août 1914. Les comparer n'est pas toujours aisé. D'autres sources ouvertes comme le journal *L'ami de l'ordre* ⁽⁶⁾ ou privées manquent souvent de précision. La chronologie des faits que j'ai tenté de dresser n'est donc pas parfaite mais le temps long peut s'accommoder de ces imprécisions qui se fondent dans les lignes de force que j'ai pu identifier. Sans oublier la tragédie qu'ont vécue alors les autres villages de la commune d'Yvoir, je me suis limité à étudier les événements survenus dans celui où je vis. Ma documentation reste toutefois disponible pour les chercheurs intéressés par ce qui s'est passé autour d'Yvoir.

L'état-major français n'a pas voulu s'appesantir sur l'échec de son plan initial sur la Meuse au sud de Namur préférant magnifier son rétablissement inespéré sur la Marne le mois suivant ⁽⁷⁾. À cette époque, sa doctrine prône la seule offensive à outrance. L'armée française sur la Meuse n'aligne pas assez d'artillerie pour appuyer une attitude défensive forte. Le grand état-major allemand pour sa part ne considère l'assaut vers la région de Dinant que comme une opération périphérique. L'armée du royaume de Saxe qui en est chargée y voit pourtant une manière de se libérer de l'hégémonie prussienne. Son retard sur le plan initial causé en partie par son ignoble comportement vis-à-vis de la population belge a été la cause de son échec. Désavouée, la 3^e armée saxonne a vu ses divisions réparties dans d'autres corps d'armée allemands par la suite.

Le lecteur intéressé par les opérations militaires à Yvoir en août 1914 et le sort réservé à sa population peut se référer à la liste non exhaustive des sources écrites suivantes :

- Le *Journal des marches et opérations* (JMO) de chaque unité française durant la Première Guerre mondiale est conservé au Service historique de l'armée de terre à Vincennes. Ils ont tous été numérisés et sont disponibles via www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr. Le JMO de la 1^{ère} armée se trouve sous la cote 26 N 99, celui de la 8^e

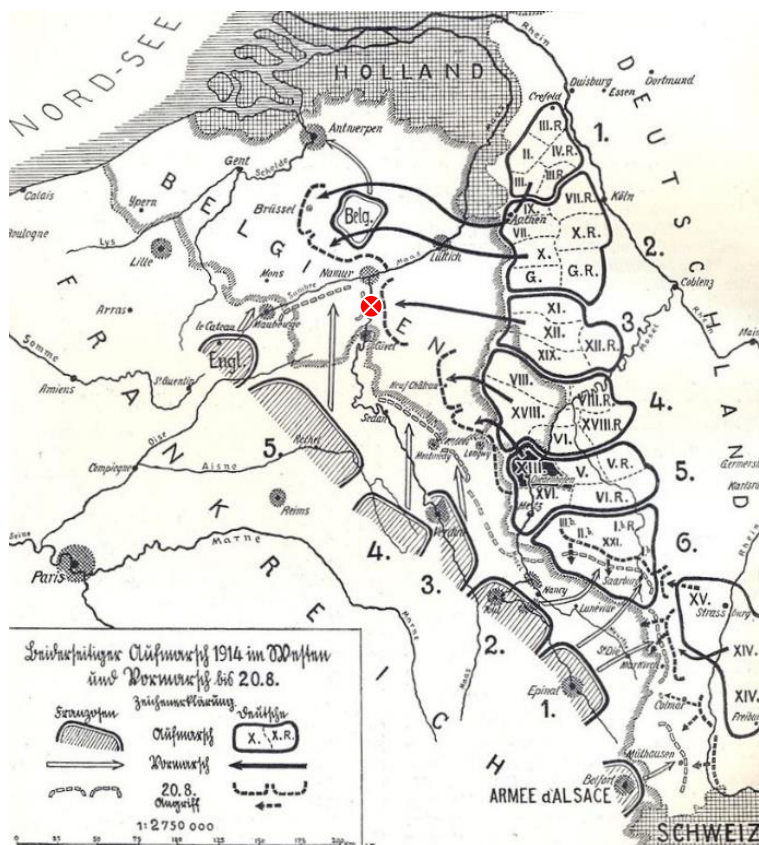
⁽⁶⁾ Devenu *Vers L'Avenir* le 18 novembre 1918 et aujourd'hui *L'Avenir*.

⁽⁷⁾ Le général Charles Lanrezac a longtemps servi comme bouc émissaire pour la piètre réponse française au passage allemand de la Meuse au sud de Namur en août 1914. Lors des batailles de Charleroi et de Guise sur la Sambre, sa 5^e armée a pourtant posé en grande partie les conditions essentielles à la victoire de la Marne. Remplacé le 3 septembre par le général Franchet d'Espèrey, Lanrezac a depuis été pleinement réhabilité par les stratèges et les historiens.

brigade d'infanterie sous 26 N 497 et celui du 148 RI sous 26 N 696/1. Ce dernier a toutefois été perdu lors du combat de Coucy le 1^{er} septembre 1914 et reconstitué le mois suivant.

- H. CADOUX, *Souvenirs de guerre. Le 148^e d'infanterie en couverture août 1914*, Namur, 1924.
- G. GAY, *La bataille de Charleroi, août 1914*, Paris, 1937 avec C. LANREZAC (*Le plan de campagne français et le premier mois de la guerre, 2 août-3 septembre 1914*, Paris, 1921).
- M. VON HAUSEN, *Souvenirs de la campagne de la Marne en 1914*, Paris, 1922, disponible sur 1914ancien.free.fr/hausen01.htm.
- J. SCHMITZ & N. NIEUWLAND, *Documents pour servir à l'histoire de l'invasion allemande dans les provinces de Namur et de Luxembourg*, Bruxelles & Paris, 1921, t. IV. Cet ouvrage reprend la relation des événements survenus à Yvoir en août 1914 dont le témoignage de l'abbé Grégoire. Il existe dans les archives des carrières d'Yvoir un cahier écrit de la main de l'abbé Grégoire. Il y raconte avec davantage de détails ces événements ainsi que son sort personnel jusqu'à la fin septembre. Merci à Serge Collart de m'avoir transmis une copie de ce texte.
- J. BRILOT, *L'entité d'Yvoir au XX^e siècle. Du rire aux larmes*, publié à compte d'auteur, 2004, t. 3 (festivités, sociétés, calamités). Je remercie particulièrement Jacques pour ses compilations si utiles.

Les plans d'opérations



Le plan allemand prévoit de lancer la 3^e armée saxonne du colonel général baron Max von Hausen à travers les Ardennes afin de forcer la Meuse, de prendre Namur en tenailles avec la 2^e armée et de se ruer vers la trouée de l'Oise. Comme dans toute marche à l'ennemi, l'infanterie est précédée d'un fort parti de cavalerie. Le 1^{er} corps de cavalerie du lieutenant général Manfred Karl Ernst Freiherr von Richthofen, plusieurs jours en avant du gros des troupes, a pour mission de renseigner von Hausen sur les itinéraires à suivre alors que très peu de cartes précises sont disponibles. Les cavaliers ne rencontrent guère d'opposition en traversant le Condroz. Si Dinant est

l'objectif de von Hausen, c'est parce qu'il redoute les sorties et l'artillerie de la position fortifiée de Namur (PFN). Les canons du fort de Dave, le plus méridional de la PFN, ne peuvent en effet pas atteindre ses troupes au sud de Godinne.

La 5^e armée française du général Charles Lanrezac doit assurer la défense de la Haute-Meuse depuis Mouzon au sud-est de Sedan jusqu'à la frontière belge avec son 2^e corps d'armée (CA). Sa 8^e brigade commandée par le général de brigade Charles Mangin se compose du 45 RI du lieutenant-colonel Grumbach à Sedan et du 148 RI, le régiment de Givet-Rocroi, du colonel Henri Cadoux à Givet. L'attaque brusquée des Allemands sur Liège et les premières incursions de cavaliers révèlent les intentions ennemies. L'armée britannique doit faire sa jonction avec l'armée belge entre Louvain et la PFN tenue par la 4^e division d'armée (DA). Elle n'aura jamais le temps d'arriver vu la vitesse de progression de l'ennemi. Le commandant de la 4 DA, le général Augustin Michel, ne peut guère venir en aide non plus à Lanrezac sur son flanc gauche.

La menace se précise et Lanrezac renforce la garde de la Meuse entre Givet et Namur en faisant glisser le 1 CA du général Louis Franchet d'Esperey vers le Nord face à Dinant. C'est le prélude de la remontée de toute la 5^e armée sur la Sambre pour lui éviter un encerclement. Cette réorganisation des forces induit les Allemands en erreur. La présence du 148 RI leur fait croire qu'ils font face à deux corps d'armée français. Or, le 2 CA est passé entre-temps à la 4^e armée sauf sa 8^e brigade qui est passée sous les ordres du 1 CA. Comme il est le plus proche des lieux, c'est le 1^{er} bataillon du 148 RI qui gagne Dinant le 6 août au soir ⁽⁸⁾. Un de ses officiers est envoyé en automobile dans la direction d'Yvoir pour prévenir les populations de l'arrivée imminente des troupes françaises ⁽⁹⁾.

La guerre à nos portes

Depuis le 5 août, une compagnie cycliste de la 4DA est chargée de la sécurité des ponts sur la Meuse au sud de Namur ⁽¹⁰⁾. *L'Ami de l'Ordre* du samedi 8 août relate « Les troupes françaises, nos alliées, arrivent dans le pays. Les dragons ont passé à Yvoir ce matin ». Ils font partie du corps de cavalerie du général André Sordet qui doit freiner l'avance allemande dans les Ardennes tandis que la 5^e armée française s'installe sur la Meuse. Il recule pas à pas sans pouvoir l'arrêter. Le front tenu par le 148 RI s'étire sur 49 km entre Fumay et Bouvignes. C'est trop long. Grâce à l'arrivée de renforts, sa mission est réduite le 9 août à la portion entre Hastière et Rouillon (26 km). À Anhée, les 2^e et 3^e compagnies et la section de mitrailleuses du 1^{er} bataillon tiennent le pont d'Yvoir.

Dès le 10 août, tous les ponts sont barricadés. Le chef de garde de Dinant est informé de ne plus envoyer de train vers Namur. Le 11, une reconnaissance de la 4^e compagnie du 148 RI dirigée par le lieutenant Arnaud apprend à Bauche que la ferme de Jassogne à l'est de Crupet est occupée par environ 80 cavaliers ennemis. La cinquantaine de Français y engage le combat et les dragons du 19^e régiment d'Oldenbourg s'enfuient en emportant dix-sept morts et blessés. Quarante chevaux abandonnés sont dirigés vers Dinant. Certains sont recueillis par une patrouille de cyclistes belges. Les Français n'ont aucune perte à déclarer mais le danger se précise.

⁽⁸⁾ GAY, *Op. Cit.*, pp. 44-47.

⁽⁹⁾ M. COLEAU, « Chronique d'une descente en enfer », in M. COLEAU, M. KELLNER, V. SCARNIET & A. TIXHON, *Dinant août 1914 - Les rives sanglantes*, Dinant, 2014, p. 113.

⁽¹⁰⁾ TASNIER & R. VAN OVERSTRAETEN, *La Belgique et la guerre*, Bruxelles, 1923, t. III, p. 101.

Outre des avions Taube avec leur empennage en forme de queue de pigeon caractéristique dans le ciel, la présence d'Allemands à proximité d'Yvoir est mentionnée le mercredi 12 août. Une estafette belge à moto chargée de porter un message de Namur à Dinant rencontre un peloton de « uhlans » à Godinne avant de reprendre sa route pour Yvoir ⁽¹¹⁾. Dans son récit des événements, l'abbé Edmond Grégoire (1859-1934), le curé d'Yvoir depuis 1894, indique que c'est au hameau du Tricointe qu'apparaît le 12 août au matin la première patrouille de uhlans sans rencontrer de résistance. Le terme « uhlans » est générique et réducteur. Tout cavalier allemand envoyé en reconnaissance est ainsi appelé depuis la guerre franco-prussienne de 1870-1871. Il peut s'agir aussi bien d'uhlans, de dragons ou de hussards. Le même jour, un habitant de Ciney qui voyage en train jusqu'à Yvoir raconte qu'un grand nombre d'uhlans et de hussards s'approchent de la Meuse ⁽¹²⁾. Ces témoignages doivent être considérés avec prudence. L'abbé Grégoire rapporte en effet que la ligne du Bocq, connue jusqu'en 1914 sous le n° 146, a cessé de fonctionner dès le 7 août.

Le 13 août, le colonel Cadoux transfère son poste de commandement de Dinant à Bioul. Le 1^{er} bataillon du commandant Vannière se déplace d'Anhée à Burnot. Sa 3^e compagnie déploie des postes de surveillance à Yvoir et lance des reconnaissances vers Evrehailles et Bauche. Leur but est d'anticiper l'arrivée de l'infanterie saxonne afin de faire sauter le pont d'Yvoir à sa barbe. Les Français sont également renseignés par téléphone par le chef de gare Camille Francotte, le percepteur des postes Nestor Pierrard, le garde-champêtre Jules Dubois, ainsi que par la gendarmerie d'Yvoir (maréchal de logis Robinet et ses quatre gendarmes Forget, Tilmant, Mathot et Tellier).

Les fantassins repoussent chaque fois les cavaliers ennemis peu aptes au combat à pied. Se sentant en pays hostile, ils ne ripostent guère et cherchent le salut dans la vitesse de leur monture. Cadoux regrette de ne pas disposer d'un demi-régiment de dragons pour capturer ces cavaliers allemands qui papillonnent devant lui. Un historiographe du 148 RI a écrit : « Ces succès faciles mirent les troupes en confiance et leur rendirent leur cohésion que la présence de nombreux réservistes avait un peu altérée. Au surplus, il faisait un temps splendide. Les habitants se montraient généreux pour le soldat, car la vallée de la Meuse, non encore touchée par la guerre, regorgeait de vivres. Sans les longues heures de faction et les reconnaissances sur la rive droite, on aurait eu l'illusion de vivre en touriste dans un site agreste, au milieu d'une région plantureuse » ⁽¹³⁾.

Première escarmouche

La première affaire sérieuse à Yvoir entre des fantassins français et des cavaliers allemands est relatée à la date du 13 août dans le JMO du 148 RI : « Prévenu par le chef de gare de Spontin qu'un détachement de cavalerie se dirigeait de Natoye sur Spontin, Dorinne, Purnode, Evrehailles, le commandant Vannière dirige une demi-section de la 3^e compagnie (sous-lieutenant Touche) à leur rencontre et prescrit à la 4^e compagnie de garde au pont de Houx de diriger une fraction de même importance sur Evrehailles. À 15 heures, 18 dragons allemands se présentent sur la hauteur dominant Yvoir au-dessus de la gare. Reçu de front par les feux du lieutenant

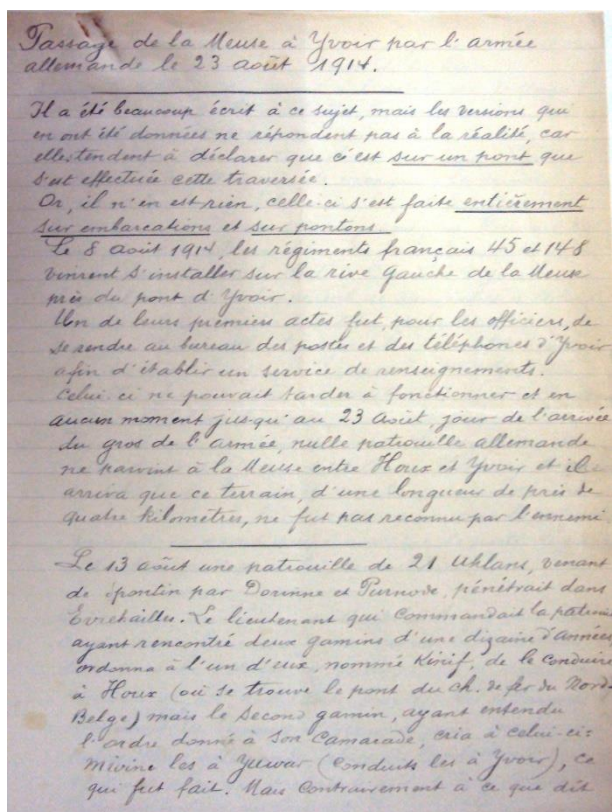
⁽¹¹⁾ *L'Ami de l'Ordre*, 14 août 1914, p. 2.

⁽¹²⁾ *Idem*, 15 août 1914, p. 2.

⁽¹³⁾ L. SCHAPPACHER (retranscrit en 2014 par), *Historique du 148^e régiment d'infanterie*, Mulhouse, 1921, p. 3.

Arnaud, le détachement tourne bride et défile devant la fraction du sous-lieutenant Touche et laisse sur le terrain cinq morts et six blessés. Il est fait deux prisonniers et quatre chevaux sont capturés. Le lieutenant Arnaud pousse jusqu'à Evrehailles et Dorinne et ramène huit chevaux complètement harnachés. Les fractions du régiment n'eurent ni tué, ni blessé. Les pertes allemandes sont de cinq morts, huit blessés, deux prisonniers, quatre chevaux tués et douze capturés. Tous appartiennent au 2^e escadron du 1^{er} régiment de dragons de la garde ».

Pénétrer dans Yvoir en descendant le Charreau depuis Evrehailles est l'itinéraire le plus direct pour les cavaliers allemands. La route est toutefois battue par les canons français de 75 installés entre Bioul et la rive gauche. En outre, le Charreau se rétrécit en un goulot abrupt après le dernier virage à droite avant le centre d'Yvoir. Le 148 RI ne manque pas d'installer un poste d'arrêt un peu plus bas que ce virage. Un jeune habitant d'Evrehailles est réquisitionné pour mener les cavaliers allemands à Yvoir. Ce récit a connu plusieurs variantes. Il existe au Musée royal de l'Armée à Bruxelles un document rarement évoqué ⁽¹⁴⁾. Il aurait été rédigé après mai 1940 par Joseph Hennuy, commis à la poste d'Yvoir. Il donne la version suivante des faits :



« Le 13 août une patrouille de 21 uhlans, venant de Spontin par Dorinne et Purnode, pénétrait dans Evrehailles. Le lieutenant qui commandait la patrouille, ayant rencontré deux gamins d'une dizaine d'années, ordonna à l'un d'eux, nommé Kinif, de le conduire à Houx (où se trouve le pont du chemin de fer du Nord Belge) mais le second gamin, ayant entendu l'ordre donné à son camarade, cria à celui-ci *minime les à Yvoir* (conduis-les à Yvoir), ce qui fut fait. Mais contrairement à ce que dit l'histoire, le trajet se fit par la grand' route et non par les hauteurs au-dessus de la Meuse (...) La préposée du téléphone d'Yvoir, M^{lle} Anna Hennuy, commis des téléphones, ayant été avertie par un abonné d'Evrehailles de la direction prise par la patrouille ennemie, en avait avisé aussitôt le poste de garde de Moulins, prêt pour la circonstance ».

Un autre récit plus ancien rapporte ces faits ⁽¹⁵⁾. Sur son vélo, Jules Kinif aurait été réquisitionné pour conduire les Allemands à « Croupette » (Crupet) : « Kinif enfourche sa machine et au lieu de prendre la direction de Crupet, il pique droit à l'est (n.d.l.a. : plutôt à l'ouest !), sur (sic) Yvoir, là où il sait que des Français sont embusqués. Les cavaliers trottent à la suite du gamin, quand soudain près d'Yvoir une pétarade bien nourrie

⁽¹⁴⁾ *Passage de la Meuse à Yvoir par l'armée allemande le 23 août 1914*, fond « ex CDH », n° 1304.

⁽¹⁵⁾ L.C.M. & A.G. D'ARS, *Op. Cit.*, pp. 65-66.

jette l'épouvante parmi les uhlans. Au premier coup de feu, le gamin saute en bas de son vélo et se jette dans un fossé. Les Allemands hurlent, veulent fuir, mais il est trop tard. Quatre ou cinq d'entre eux ont déjà mordu la poussière, les autres lèvent les bras, se rendent. Un seul, emporté par le galop vertigineux de sa monture a pu s'échapper. Le cheval bondit dans la direction d'une carrière, un trou béant dont la profondeur atteint trente mètres. À quelque distance, le cavalier aperçoit le précipice. Droit sur ses étriers, il s'efforce d'arrêter le cheval emballé. Quelques secondes plus tard, bête et cavalier disparaissent dans l'abîme où l'on ne retrouva plus que des débris informes ».

Le jeune Kinif a conduit les cavaliers menés par un prince de Mecklembourg jusqu'à l'entrée d'Yvoir. Rompus à l'esquive au premier contact, ils ont quitté le Charreau lorsqu'ils ont été pris sous le feu de l'infanterie. Dans ce virage à droite à hauteur de l'habitation de madame Gustave Dor, ils ont grimpé vers la gauche le sentier privé, de la Villa moderne qui les amène sur les hauteurs derrière la gare. C'est un cul-de-sac. Les cavaliers doivent redescendre le sentier pour s'exposer à nouveau au feu des Français qui guettent leur retour. L'engagement est sévère comme le relate le colonel Cadoux dans ses mémoires : « Le 13 août à 15 heures, 18 dragons du 2^e escadron du 1^{er} régiment de la garde apparurent sur les hauteurs dominant la station d'Yvoir. Reçus par le poste fixe de la gare, qui leur envoya une salve, les cavaliers tournèrent bride. Mais, obligés de défilier devant la 3^e compagnie du sous-lieutenant Touche, marchant sur Evrehailles par le pont d'Yvoir, ils furent décimés. Cinq cavaliers furent tués, six blessés, et deux prisonniers. Le lieutenant Arnaud, parti d'Anhée par le pont de Houx, découvrit à Evrehailles le reste du détachement qui fuyait et captura huit chevaux harnachés (...) ».

Les chiffres varient suivant la source. Suivant le commis de la poste, le prince de Mecklembourg fait partie des blessés ce jour-là. Pourtant dans un rapport établi en 1916 et complété après l'Armistice, un habitant



d'Evrehailles a précisé que le chef de la patrouille, un prince de Mecklembourg, était repassé le soir ⁽¹⁶⁾. Les blessés sont soignés au couvent du Cénacle par les sœurs et par le docteur Baudart. Lorsque ce dernier revendique son appartenance à la Croix-Rouge, les Allemands lui disent se méfier des médecins qu'ils accusent de soulever la population contre eux comme les curés. Suivant l'abbé Grégoire, la journée du 14 reste calme. Le 15, le curé entend des échos de combats à Houx et à Dinant. Le commandant Vannière établit son poste de commandement du 1^{er} bataillon au pont d'Yvoir où sa 3^e compagnie et sa section de mitrailleuses sont toujours déployées.

Qui était ce prince de Mecklembourg ?

L'étude biographique des princes des maisons grand-ducales de Mecklembourg-Schwerin et Mecklembourg-Strelitz en âge de combattre à cette époque m'a permis de mettre un nom et un visage sur le blessé princier. Il s'agit d'Adolf-Friedrich (1873-1969), fils de Friedrich-Franz II, grand-duc de Mecklembourg-Schwerin ⁽¹⁷⁾. Son jeune frère Heinrich (Hendrik) a épousé la reine Wilhelmina des Pays-Bas. Avant la guerre, Adolf-Friedrich a été un explorateur réputé en Afrique et le dernier gouverneur du Togoland dans l'Ouest africain allemand. Léopold II, roi des Belges et souverain de l'État indépendant du Congo, lui a attribué sa grand-croix de l'ordre de la Couronne le 8 octobre 1907.



Revenu en Europe à la déclaration de la guerre, il sert d'abord sur le front Ouest avec le grade de colonel dans différentes fonctions d'état-major avant

de participer à la conquête de la Serbie. J'ignore à quel titre il a mené en août 1914 une patrouille du 2^e escadron du 1^{er} régiment de dragons de la garde mais il n'était pas rare qu'un officier d'état-major participe à une reconnaissance pour « sentir » le terrain. Le 1^{er} régiment de dragons de la garde « Reine Victoria de Grande-Bretagne et d'Irlande » appartenait à la 3^e brigade de la division de cavalerie de la garde ⁽¹⁸⁾. Avec la 5^e division de cavalerie, elle formait le 1^{er} corps de cavalerie de von Richthofen. Après l'échec de ce dernier sur la Meuse, son corps de cavalerie a été dirigé vers Namur le 20 août 1914.

De son premier mariage en 1917 avec la princesse Viktoria de Reuss-Schleiz, il a eu une fille unique Woizlawa Feodora (18 décembre 1918 - 3 juin 2019). En 1924, il a épousé en secondes noces la veuve, née princesse Élisabeth de Stolberg-Rossla, de son demi-frère Jean-Albrecht, le régent du duché de Brunswick. Dans l'entre-deux-guerres, il a été le vice-président de la société privée allemande pour le Sud-ouest africain. Membre du

⁽¹⁶⁾ SCHMITZ & NIEUWLAND, *Op. Cit.*, p. 144.

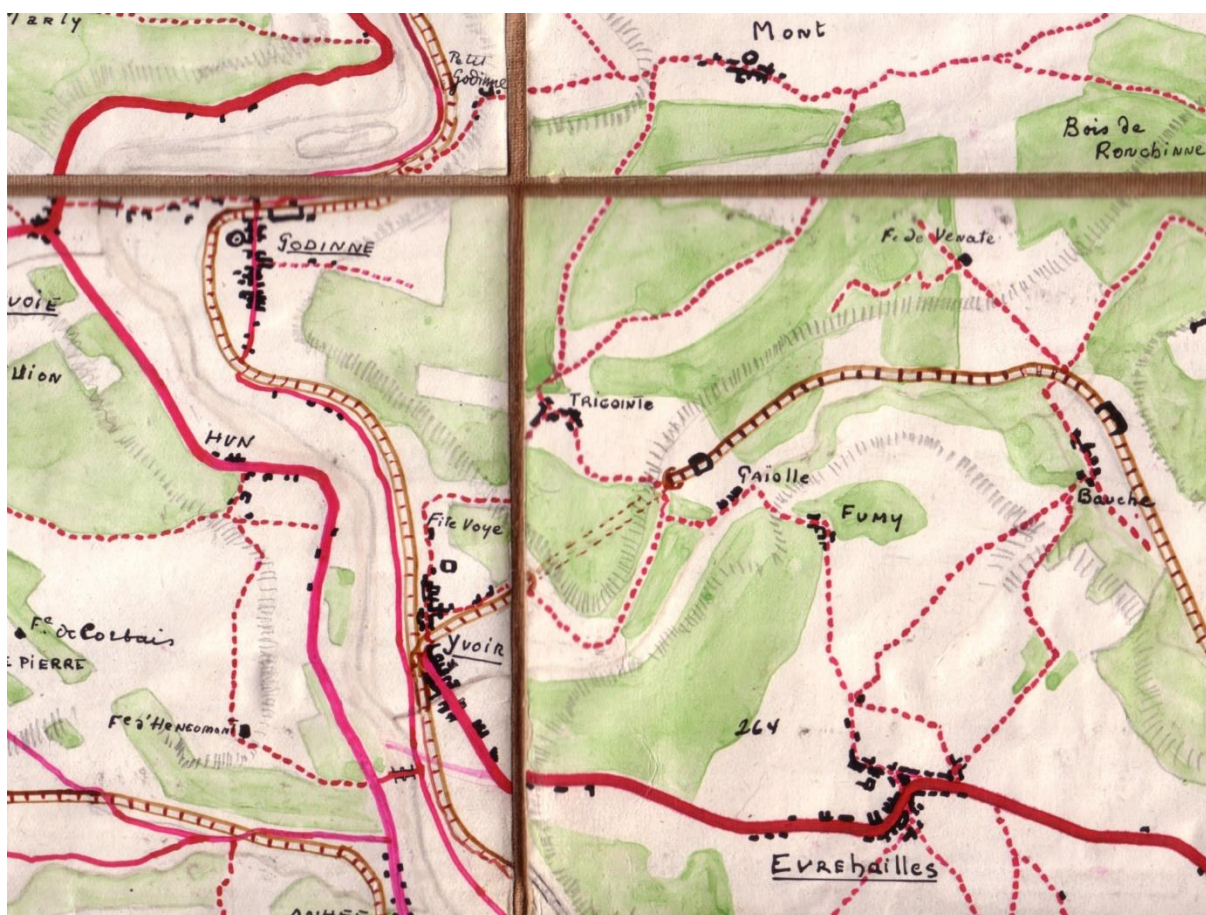
⁽¹⁷⁾ M. HUBERTY, A. GIRAUD, F. & B. MAGDELAINE, *L'Allemagne dynastique*, publié à compte d'auteurs, t. VI, p. 240.

⁽¹⁸⁾ [fr.wikipedia.org/wiki/Division_de_cavalerie_de_la_Garde_\(Empire_allemand\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Division_de_cavalerie_de_la_Garde_(Empire_allemand)), consulté le 16 août 2024.

Comité olympique international de 1926 à 1956, il a présidé le Comité olympique allemand de 1949 à 1951 ⁽¹⁹⁾.
Fameux pédigrée que celui de l'homme qui a probablement sauvé Yvoir de la destruction le 23 août 1914 !

L'échec de von Richthofen

L'ennemi se rapproche partout. Une attaque est imminente. Le général von Richthofen pousse son infanterie vers la région Houx - Dinant – Rivages ⁽²⁰⁾. Son intention est de surprendre les Français qui ne sont pas encore complètement installés en défensive. Dans la foulée, il espère passer la Meuse à Dinant alors que la 3^e armée de von Hausen ne s'est pas encore mise en route. Yvoir se trouve sur le flanc nord de l'axe principal de son attaque. Le général von Richthofen continue de le faire garder par un rideau de troupes, toujours pour éviter une surprise de la part de la PFN. Le JMO du 148 RI signale à la date du samedi 15 août, jour de l'Assomption : « À Yvoir, un groupe important de cavaliers tente de s'emparer du pont. Ils sont repoussés avec des pertes sérieuses que leur inflige la section de mitrailleuses du lieutenant de Lisle ». En marge de ce paragraphe, quelqu'un a ajouté « douteux ? » au crayon.



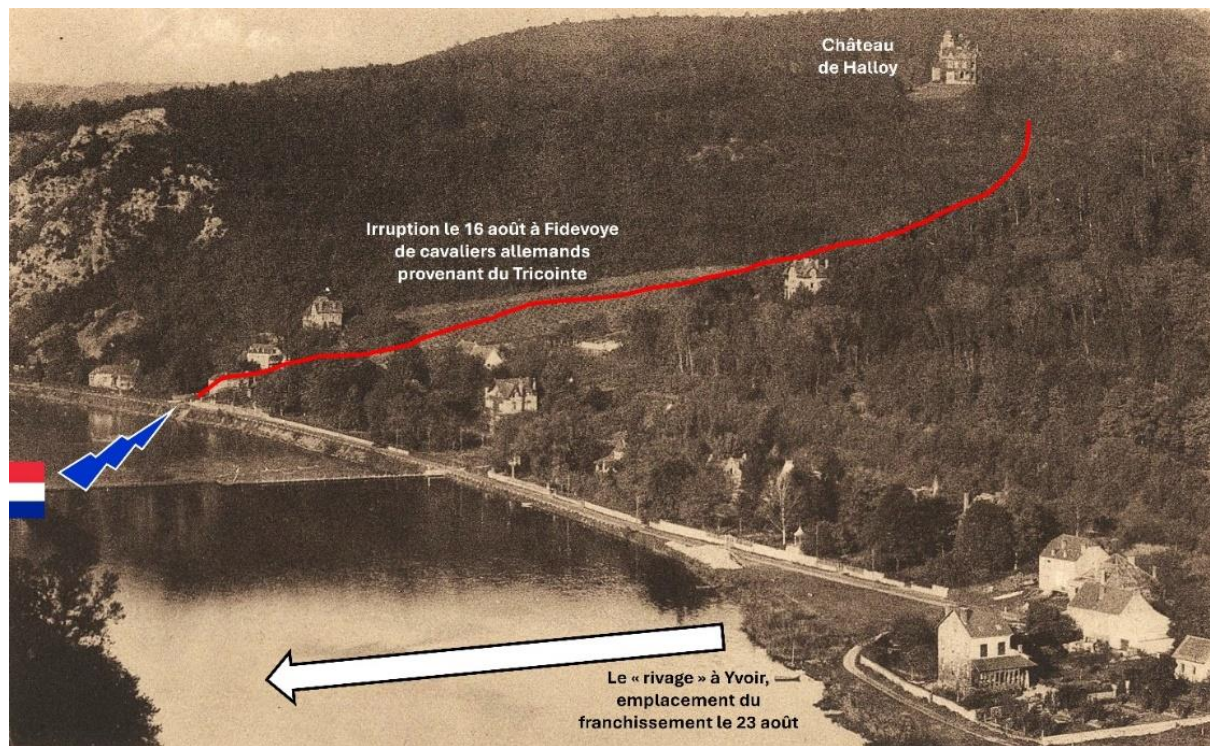
L'abbé Grégoire célèbre la messe à 7 heures 15. Peu de temps après, la canonnade commence à se faire entendre. Malgré le bruit de plus en plus violent, tout est calme dans Yvoir. Des habitants circulent à la recherche de renseignements. Vers 9 heures 15, la nouvelle se propage qu'une compagnie de cyclistes ennemis

⁽¹⁹⁾ en.wikipedia.org/wiki/Duke_Adolf_Friedrich_of_Mecklenburg, consulté le 16 août 2024.

⁽²⁰⁾ GAY, *Op. Cit.*, p. 60.

en provenance de Crupet a dû rebrousser chemin près de l'ancien Marteau Feuillen. C'est là que M^{lle} Maria Schaecken s'occupe de 125 garçons dans son institut Notre-Dame de Lourdes. Par précaution, la grand-messe n'est pas dite à 10 heures et l'église d'Yvoir reste fermée jusqu'aux environs de 17 heures. L'intensité des détonations diminue enfin. Après avoir entendu les cloches d'Evrehailles appelant les fidèles à l'office, le Salut est dit à 18 heures à Yvoir.

Le dimanche 16, le génie de la 4 DA apporte de la mélinite pour miner les ponts de la Meuse. Le minage est complété par les Français avec des cartouches de 100 grammes de tonite ⁽²¹⁾. Par précaution, il est décidé de stopper la production dans les carrières d'Yvoir du 16 au 31 août. Des vols de matériel pyrotechnique tels que des explosifs et des détonateurs ont en effet été perpétrés ⁽²²⁾. Vers 13 heures, les gendarmes d'Yvoir préviennent que de l'infanterie et de l'artillerie approchent du village ⁽²³⁾. Afin de s'affranchir des tirs du 27^e régiment d'artillerie, les Allemands cherchent à aborder Yvoir autrement. Déjà repoussés en bas du charreau d'Evrehailles et au Marteau Feuillen, ils privilégient la rive droite du Bocq. Au départ de Crupet et via Ronchinne et Mont, un peloton de cuirassiers de la garde atteint le Tricointe en suivant le chemin du Chêne à l'image. À l'ouest du Tricointe, le château de Halloy offre aux cavaliers un formidable poste d'observation sur la Meuse. Ils poursuivent leur route vers le bas. Un sentier à droite descend vers la Meuse. Il a été aménagé en 1908 pour relier la halte ferroviaire de Fidevoye avec le Redeau via le Tricointe. Après avoir franchi le passage à niveau, ils débouchent sur la rive droite. Installés en face en amont du barrage d'Hun, les hommes du sous-lieutenant de Mascurand de la 2^e compagnie les engagent. Quatre chevaux sont abattus, un sous-officier blessé et un cavalier fait prisonnier suivant le JMO. Cet accès à découvert est un véritable casse-pipe. Les Allemands



⁽²¹⁾ Information 148meri.canalblog.com communiquée par J.-L. WILMET en 2023.

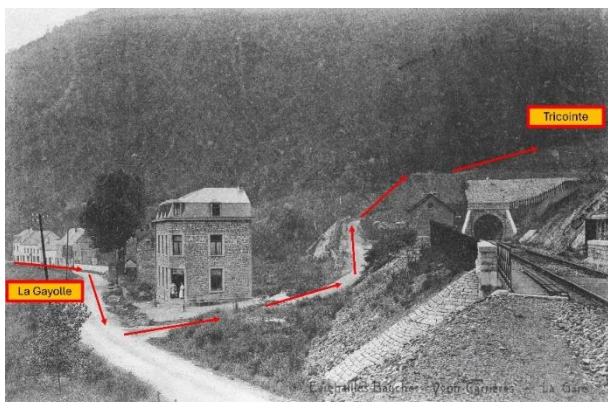
⁽²²⁾ Note extraite des registres des conseils d'administration de la société des carrières d'Yvoir. Cette information m'a été transmise par Serge Collard en juillet 2024.

⁽²³⁾ GAY, *Op. Cit.*, p. 74.

vont s'en souvenir. Durant leurs incursions suivantes, ils vont obliquer à gauche juste avant la voie ferrée pour arriver en bas du cimetière et ensuite à l'actuelle rue Puits du Champs.

L'hypothèse du Redeau

Un citoyen argentin vivant à Anvers a écrit que les troupes allemandes bien renseignées à l'avance n'ont eu nulle part la moindre hésitation quant aux plus petits sentiers à prendre pendant l'invasion ⁽²⁴⁾. Pour arriver au



Tricointe et à Fidevoye, des cavaliers ont donc pu descendre d'Evrehailles par Fumy et La Gayolle. Ils auraient franchi le Bocq sur le pont du Redeau. L'option de la route vers la gauche est la plus courte pour atteindre le centre d'Yvoir. Le goulot de la vallée à droite du château Dapsens aurait toutefois dangereusement exposé les Allemands. Reste l'option à droite. À hauteur de la gare d'Yvoir-Carières juste avant le pont du chemin de fer, un sentier monte à

gauche par-dessus le tunnel. C'est celui qui mène à Fidevoye. La pente est raide mais les cavaliers ont pu la gravir à pied avec leur monture tenue par la bride. Cette option hardie paraît toutefois très risquée puisque les Français occupent un poste d'arrêt au Marteau Feuillen plus loin et que des riverains n'auraient pas manqué de leur rapporter ce qui se tramait dans leur dos.

Les escarmouches se multiplient. Dans l'avant-midi du 16, un Allemand qui a son cheval tué sous lui au Javiat reste coincé sous la carcasse. Blessé à la jambe, il est fait prisonnier par les Français et emmené au Cénacle à Yvoir pour y être soigné. Au soir, les 1^{ère}, 2^e, 6^e, 7^e et 8^e compagnies du 148 RI et l'état-major du colonel Cadoux font partie du groupement du colonel Philippe Pétain ⁽²⁵⁾ entre Annevoie et Lustin. Les 3^e, 4^e et 5^e compagnies sous les ordres du commandant Vannière dépendent du groupement Grumbach, le commandant du 45 RI, entre Hun et Anhée. Le lendemain, Vannière signale qu'il a été relevé de la garde du pont d'Yvoir durant la nuit par le 1^{er} bataillon du 45 RI mené par le commandant Bourdieu. Cette relève permet de donner un peu de repos à l'arrière à ses hommes.

La ligne ferroviaire de Namur à Dinant est complètement interrompue le 17 août ⁽²⁶⁾. Sans train, la poste et les journaux n'arrivent plus. L'information fait défaut. On ignore même ce qui se passe dans les villages les plus proches. Le 18, des gens d'Evrehailles et de Purnode venus se réfugier apprennent aux Yvoiriens toutes les destructions que les Allemands amènent avec eux. Personne ne veut les croire. Depuis que l'accès au pont

⁽²⁴⁾ F. QUIROGA, *Témoignage d'un neutre. Les Allemands en Belgique 1914-1918*, Paris, 1919, p. 27.

⁽²⁵⁾ Pétain commande le 110 RI lorsqu'il est mis à la tête du groupement dont dépend le 148 RI sur la Meuse face à Yvoir. Ses rapports avec Mangin ne sont pas cordiaux. Mangin s'illustrera à Verdun en 1916 tout en étant à nouveau en profond désaccord avec Pétain qui y mène les opérations. Décédé en 1925, il ne voulait rien devoir au désormais maréchal Pétain. Conformément à sa volonté, son épouse a refusé pour lui le titre posthume de maréchal de France et la Médaille militaire. Elle a toutefois accepté qu'il soit inhumé aux Invalides.

⁽²⁶⁾ BRILOT, *Op. Cit.*, p. 198.

d'Yvoir est barré, la Meuse ne peut plus être franchie qu'en barque. Le 18 août, *L'Ami de l'Ordre* rapporte que les tentatives pour franchir la Meuse entre Anseremme et Yvoir ont été nettement repoussées. Les faits sont beaucoup plus détaillés le 20 dans un article titré « Une escarmouche à Yvoir » dont voici le texte intégral. Ce récit a manifestement fait l'objet d'un traitement journalistique mêlant émotions, témoignages directs et souvenirs de l'escarmouche du 13. Il reste néanmoins intéressant vu l'absence de sources plus précises.

« Un confrère bruxellois raconte ainsi l'escarmouche qui a eu lieu dimanche (n.d.l.a. : le 16 août) à Yvoir : ... Godinne, tout le monde descend. Quoi ! On ne va pas plus loin ? Nous formons un petit groupe et, bravement, nous partons à pied vers Yvoir. Il fait une chaleur lourde. Sur la route blanche qui monte en lacets, la petite troupe s'en va. Nous marchons en pays découvert, mais sur les crêtes des rochers environnants, nous apercevons nettement des postes de soldats français qui patrouillent, se rapprochent d'un bois voisin. Les paysans que nous rencontrons en route nous engagent à opérer un demi-tour. Il y a eu des escarmouches depuis le matin. Au loin, le canon tonne de temps à autre ».

« Yvoir. Le pont est barricadé. C'est un fouillis de fils de fer barbelés. Des soldats français le gardent. Surprise ! Nous rencontrons là trois Bruxellois installés depuis la veille (n.d.l.a. : au grand hôtel des Touristes ?) dans l'espoir d'assister à un engagement. Ils vont être servis. À peine sommes-nous là, sur la route, à causer, depuis cinq minutes, que des coups de feu éclatent au haut des montagnes. Ce sont des Français et des uhlans qui sont aux prises. C'est un feu très nourri, vigoureux. Vite nous nous couchons dans le fossé qui longe la route. Les balles sifflent au-dessus de nos têtes. On se canarde d'une rive à l'autre. On reconnaît facilement au bruit, les balles françaises et les balles allemandes. Les premières ont un sifflement prolongé, perçant, sans faiblesse, tandis que les balles prussiennes, vers le milieu de leur trajectoire, n'ont plus que le sifflement aigu, comme si elles avaient rencontré un obstacle ».

« Sur la rive gauche, près du bois, nous voyons une vingtaine de uhlans. Ils sont à peine apparus que les balles françaises les atteignent. Ils opèrent un demi-tour, remontent la montagne, fuient. Cinq des leurs tombent. Si ce n'était aussi tragique, on rirait à voir dégringoler ces hauts gaillards, tels des mannequins de foire, des 'trois balles pour dix centimes'. Ils croulent de leurs chevaux comme des automates. Les chevaux éperdus, fuient, tombent fracassés par les balles meurtrières. Au haut de la montagne, au moment où il allait disparaître, nous voyons un uhlan et son cheval tomber en arrière, dégringoler, glisser, s'effondrer au fond d'une carrière (n.d.l.a. : derrière la gare au lieu-dit Brouyat, l'ancienne carrière avait été exploitée dès 1823), où on les retrouvera tantôt, fracassés. Les soldats français, des dragons, les poursuivent. Les casques de cuivre



brillent au soleil. On les voit redescendre bientôt avec cinq prisonniers. On transporte un blessé allemand, un sous-officier, dans un poste de la Croix-Rouge, situé tout près du lieu de l'engagement ».

« Le feu a cessé. Nous avançons, escaladant talus, haies. Un cadavre d'uhlan pend, retenu par les éperons à des fils de fer. La tête est fracassée. La cervelle sort horriblement. La figure est méconnaissable. Deux hommes transportent un blessé allemand. Ce sont des gens du pays qui donnent des soins à un uhlan. Sept chevaux, magnifiques, sont ramenés dans les lignes françaises. Les harnais sont neufs. Dans un sac de tué allemand, on trouve un morceau de lard et un pain très dur, moisi. Il porte des traces de dents. Les prisonniers sont dirigés sur Namur. Ce sont cinq grands bonshommes, solides. Ils sont muets. Un sourire énigmatique effleure leurs lèvres. Dans leurs yeux presque moqueurs, un regard de calme souveraineté s'éternise en voyant notre petit air triomphant. Que pensent-ils ? Que signifie ce regard qui finit par agacer, faire peur ! Ils ont l'air de dire 'Attendez demain !' Leur équipement est propre, d'une couleur uniforme. Deux ont le bonnet de police, trois le casque, recouvert d'un capuchon gris sale. Les soldats français sont triomphants. Ils sont enjoués, rigoleurs, méprisant la mort. Ils sont hardis, téméraires. Comme nous leur faisons remarquer que leurs casques de cuivre se voyaient de loin, ils répondent : 'C'est pour donner un point de mire à ces pauvres ; ils tirent si mal'. La fusillade à peine est terminée, qu'un petit soldat français, un lignard, fusil au dos, s'assied au bord de la Meuse, et pêche tranquillement. Peut-on imaginer pareille insouciance, un tel mépris du danger ! »

Un prince avec une cote de mailles cousue de pièces d'or !

Ce cavalier tombé avec son cheval du haut des 25 mètres de la carrière derrière la gare, abattu par un tir venant du pont, aurait été un prince de Lippe. Il aurait porté une cote de mailles toute cousue de pièces d'or. Après avoir été enterré sur place, son corps déposé dans trois cercueils aurait été renvoyé en Allemagne ⁽²⁷⁾. À ce jour, aucun prince de Lippe décédé à Yvoir n'a pu être identifié. L'*Ami de l'Ordre* du 12 août (p. 1) avait déjà répercuté une information semblable d'un correspondant du *Peuple* à Seraing. Le prince régnant Wilhelm de Lippe et son fils y auraient été tués rue du Désert lors d'un affrontement avec des Belges. Or, aucun Wilhelm ne régnait alors à Lippe. Seul le comte Ernest de Lippe-Biesterfeld, prince de Lippe depuis 1905, a bien été tué au combat à Villiers-les-Guise près de Saint-Quentin le 28 août 1914 ⁽²⁸⁾.

L'arrivée des Saxons

Le général von Richthofen a raté son coup de force sur la Meuse. Yvoir y a trouvé un improbable répit qui a été mis à profit par le 148 RI pour améliorer ses positions défensives. Malgré les faiblesses du dispositif français, même le général von Hausen a relevé la qualité de cette défense dans ses mémoires. Celles-ci n'ont toutefois eu pour but que de magnifier l'armée saxonne et de justifier ses choix personnels ⁽²⁹⁾.

⁽²⁷⁾ J. BAUJOT, *La vallée de la Meuse de Namur à Givet*, 1930, p. 84.

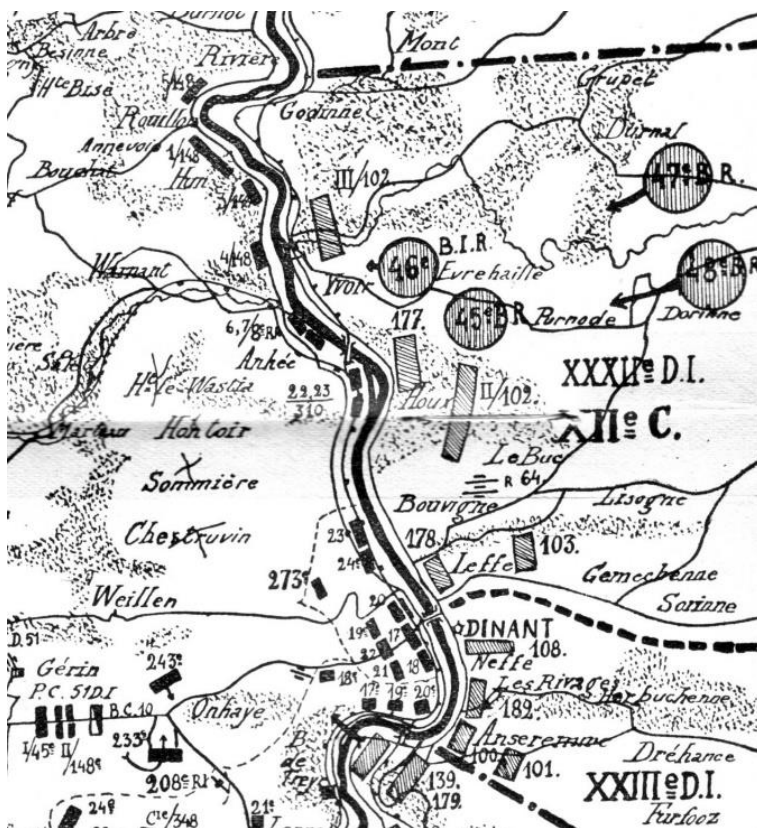
⁽²⁸⁾ HUBERTY, GIRAUD, MAGDELAINE, *Op. Cit.*, t. II, p. 339.

⁽²⁹⁾ A. TIXHON, « De Sarajevo à Dinant, l'été 1914 dans le sillage de l'armée saxonne », in M. COLEAU, M. KELLNER, V. SCARNIET & A. TIXHON, *Dinant août 1914 - Les rives sanglantes*, Dinant, 2014, pp. 31 & 39.

Le 18 selon le JMO du 148 RI, le bourgmestre de Godinne téléphone à 21 heures 45 que les habitants de Purnode qui viennent d'arriver dans sa commune ont signalé un millier d'Allemands entre Ciney et Purnode accompagnés d'un équipage de ponts. Le lendemain, des rassemblements de troupes sont signalés autour d'Evrehailles. Il s'agit d'une avant-garde de la 3^e armée saxonne. Le général von Hausen prévoit d'atteindre la Meuse le lendemain. Ses troupes progressent à une vitesse prodigieuse. À Yvoir, tout le monde ignore que la 1^{ère} armée allemande est entrée le 20 août dans Bruxelles déclarée ville ouverte.



Les Alliés ont désormais compris que les Allemands veulent envelopper leur gauche. Ils n'ont pas encore saisi l'ampleur de ce vaste coup de faucille. Dans le doute, le général Lanrezac maintient le 1 CA sur la Meuse pour éviter que les Saxons ne pénètrent dans son flanc droit. La journée du 21 est calme sur la Meuse mais il est désormais interdit d'accéder à la rive gauche. Des Français sortant du Cénacle emportent les marmites de soupe préparée par les religieuses. Ils aperçoivent trois cavaliers allemands qui ont surgi devant l'hôtel des Familles. Ils tirent sur eux sans les atteindre. Les sonneries de cloches sont désormais proscrites car elles peuvent être interprétées comme des messages d'alerte par l'ennemi. Plusieurs familles apeurées quittent la commune dans la précipitation. Le général Franchet d'Esperey est averti qu'il pourrait être appelé à se porter rapidement vers la Sambre si nécessaire ⁽³⁰⁾.



En vue de la Meuse, von Hausen aligne deux corps d'armée (AK), l'AK XIX à gauche et l'AK XII du général von Elsa à droite. Craignant toujours la menace de la PFN de ce côté, il ordonne à son XII^e corps de réserve (RAK) de suivre l'AK XII ⁽³¹⁾. L'AK XII traverse le Condroz suivant quatre itinéraires principaux qui passent par Dréhance, Sorinnes et Evrehailles. Outre les ID 23 et 32, von Elsa dispose d'unités de cavalerie, du génie et d'un bataillon d'artillerie composé de 16 pièces de 150 mm. Au soir du 22 août, l'ID 32 du lieutenant général Edler von der Planitz est proche des ponts de Leffe, Houx et Yvoir qui sont d'ailleurs appelés « les ponts de l'ID 32 » dans les publications allemandes malgré qu'ils aient été employés aussi par d'autres divisions.

⁽³⁰⁾ GAY, *Op. Cit.*, pp. 98-107.

⁽³¹⁾ *Idem*, pp. 180-181.

Elle est forte de plus de 16.000 hommes avec 54 canons de 77 mm et 18 de 105 mm en appui. Ses 63^e et 64^e brigades alignent chacune deux régiments d'infanterie (IR) à trois bataillons forts chacun de 1.054 hommes en théorie.

À la droite du dispositif de la 3^e armée, la 63^e brigade du général-major von Gersdorff se compose des IR de réserve n° 102 et 103. Chaque bataillon aligne quatre compagnies de fantassins et une compagnie de six mitrailleuses. La conquête du pont d'Yvoir est l'objectif assigné pour le lendemain à l'IR 102 ⁽³²⁾ provenant de Zittau ⁽³³⁾. Son commandant, le colonel Heinrich von Zeschau en fonction depuis le 2 août seulement ⁽³⁴⁾, doit encore faire ses preuves. Lui et ses officiers mettent en garde leurs troupes contre les francs-tireurs en leur attribuant toutes sortes de prétendues exactions qu'il faut réprimer de la manière la plus sévère ⁽³⁵⁾.

Sur la rive gauche de la Meuse entre Vireux et Profondeville (48 km), le 1^{er} CA est relevé par la 51^e division de réserve et le 348 RI à partir de l'après-midi du 22 août. Les trois bataillons disponibles de la 8^e brigade du général Mangin restent également sur place ⁽³⁶⁾. Le 1^{er} bataillon du 45 RI doit faire mouvement vers Onhaye. Le



commandant Vannière à la tête des 3^e et 4^e compagnies du 148 RI reprend donc sa place entre Anhée et Hun. À 7 heures 55, une patrouille abat un cavalier et son cheval débouchant de Fidevoye. À 16 heures, Vannière reçoit l'ordre de faire sauter le pont, ce qui est fait trois quarts d'heure plus tard en deux temps. Redonnons la parole au commis de la poste d'Yvoir :

« Le 22 août à la soirée, un habitant d'Evrehailles vint m'avertir à mon domicile, rue Blacet, de l'arrivée d'une armée allemande forte, disait-il, de plus de vingt-cinq mille hommes. Je le questionnai sur la composition de cette armée, puis je me rendis au bureau, muni des clefs d'entrée que le percepteur m'avait données avant de partir rejoindre sa femme à Morialmé, après que nous eûmes confirmation que tous les ponts sur la Meuse auraient été détruits par l'armée allemande (n.d.l.a. : pourquoi les Allemands auraient-ils détruit ces ponts qui leur étaient nécessaires ?). Les appareils téléphoniques avaient été détruits par nous avant la fermeture des bureaux. Il s'agissait pour moi d'atteindre un poste de la rive gauche occupé par l'Armée. Ayant été sergent aux télégraphistes de campagne quelque trente ans auparavant, j'avais conservé quelques notions qui me permettraient de me relier au moyen d'un poste ordinaire avec un autre poste, mais j'avais beau relier les fils et sonner, je n'éprouvais aucune résistance, aucun courant ne passait. J'étais occupé ainsi depuis plus d'une heure et je désespérais quand, ayant relié mon appareil de fortune au fil de M. de Montpellier d'Annevoie et tourné la

⁽³²⁾ Sa dénomination complète depuis 1913 était « Das 3. Kgl. Sachs. Reserve-Infanterie-Regiment Nr. 102 König Ludwig III. von Bayern ».

⁽³³⁾ Zittau est situé à l'extrême sud-est de la Saxe actuelle à la frontière avec la Pologne et la République tchèque.

⁽³⁴⁾ wiki.genealogy.net/IR_102, consulté le 16 août 2024.

⁽³⁵⁾ SCHMITZ & NIEUWLAND, *Op. Cit.*, p. 15.

⁽³⁶⁾ GAY, *Op. Cit.*, p. 272.

manivelle, je sentis que le courant était établi et immédiatement une voix se fit entendre : ici le capitaine X de YZ (j'ai oublié le nom) de service chez de Montpellier à Annevoie (...) ».

Il doit s'agir d'un officier de l'État-major de Cadoux. Une salve d'artillerie vient d'être tirée sur un groupe de cavaliers dans la direction d'Awagne. Comme il n'y a plus d'observateur sur la rive droite, il demande en vain au commis s'il peut se rendre sur place pour observer le résultat des coups. Quinze jours plus tard, alors que le calme est revenu dans la vallée, dans un champ en pente au-dessus de la ferme de Champalle, Joseph Hennuy a trouvé deux sillons de quelques mètres de longueur, espacés de deux mètres et orientés vers Annevoie. Il a emporté un des obus vide de balles mais rempli de terre.

L'abbé Grégoire sent qu'une nouvelle bataille se prépare mais imagine que Dinant sera concerné et pas Yvoir. Le samedi 22 dans l'après-midi, la poste reçoit la dernière transmission téléphonique. Les Allemands ont traversé la Sambre à Tamines le vendredi soir. L'armée française est obligée de battre en retraite. Les ponts vont sauter et Namur est sur le point de capituler. À peine cette information est-elle transmise à quelques habitants qu'une formidable explosion retentit. Le pont d'Yvoir vient de sauter. Les premiers Saxons de l'IR 103 pénètrent en éclaireurs dans le village le samedi 22 au soir. Ils trouvent la plupart des Yvoiriens terrés dans la cave de leur maison par crainte de bombardement mais ils ne découvrent pas la moindre arme. On est loin de l'image colportée des francs-tireurs. La gare est envahie vers 22 heures. Sans aucune résistance de leur part, le chef de gare Francotte et ses employés sont faits prisonniers. Pendant la nuit, d'autres soldats circulent à pas de loup dans le centre du village escaladant les murs de clôture pour des reconnaissances.

Le général von Hausen a fixé l'ouverture du feu le 23 à l'aube. À 3 heures 45, son artillerie est prête à ouvrir des brèches dans les rangs français pour donner accès à l'infanterie saxonne sur la rive gauche. Vers 4 heures 50, la brume se dissipe et les fantassins se dirigent vers la rive du fleuve. En descendant d'Evrehailles, le 3^e bataillon de l'IR 102 ouvre la marche et entre dans Yvoir. Ce sont des réservistes qui n'ont eu quasi aucune occasion de combattre depuis qu'ils ont pénétré en Belgique. Ils tirent dans les fenêtres des maisons et enfonce les portes à coups de hache. Les habitants terrifiés sont tirés de chez eux et parqués sur le Charreau malgré les tirs français. Au centre de la localité, les Saxons s'emparent des familles de Gaston Delers et d'Alphonse Marchal qui leur servent de bouclier humain pour gagner le cimetière et la Fenderie. En face d'Yvoir sur l'autre rive de la Meuse, la 4^e compagnie du capitaine Gantlet et la 3^e établie à Hun sur sa gauche se maintiennent courageusement sous le bombardement de l'ID 32 et de l'AK XII ainsi que les tirs directs du 3^e bataillon de l'IR 102. Derrière le talus de la route de Namur près de l'ancienne auberge de Praule, Gantlet aligne trois pelotons appelés sections dans l'armée française. Sa 4^e section occupe le haut du rocher qui surplombe le pont d'Yvoir. C'est beaucoup trop peu pour résister. En occupant les tranchées et en faisant les reconnaissances préliminaires, une quinzaine de ses hommes ont déjà été mis hors de combat par l'artillerie ennemie qui ne peut être contrebattue efficacement par l'artillerie française par manque d'yeux sur l'autre rive.

À 13 heures, Vannière reçoit l'ordre de se replier vers Bioul suivant les itinéraires reconnus à l'avance. Seule la 4^e compagnie ne peut le faire immédiatement vu l'intensité des tirs allemands. Gantlet a son cheval tué sous lui. Grièvement blessé, il ne peut plus rejoindre la tranchée. Il reste abrité derrière un arbre le long de la route. À

partir de 14 heures, la bataille baisse d'intensité et Yvoir commence à être envahi par les colonnes de fantassins, cavaliers, artilleurs, pontonniers de l'ID 32 avec un charroi très varié. À 15 heures, comme l'ennemi tente de disposer des radeaux pour passer la Meuse, Gantlet charge le lieutenant Arnaud et le sous-lieutenant Lucas de l'en empêcher. À 17 heures, la position est devenue intenable. Une forte colonne ennemie venant d'Anhée sur la rive gauche descend la Meuse. La retraite s'impose. Une demi-heure plus tard, des Saxons traversent la Meuse en barque à Fidevoye ⁽³⁷⁾. Ils achèvent le capitaine Gantlet qui a demandé à ses hommes de se retirer en le laissant là. La retraite est très pénible. Deux sections ne pourront rejoindre la compagnie que le lendemain matin. Outre le capitaine Gantlet, trois caporaux et quarante soldats manquent à l'appel. Le lieutenant Arnaud qui a repris le commandement de la compagnie signale la belle conduite sous le feu de ses chefs de section, les sous-lieutenants Lucas et Forestier, l'adjudant-chef Lavaux et l'adjudant Cols ⁽³⁸⁾.

Le franchissement de la Meuse au Rivage d'Yvoir

Un modeste point d'accostage existe au Rivage en face du rond-point actuel au début de l'avenue Doyen Woine en venant de Godinne. Il est surtout utilisé pour le chargement des barges par la société des Carrières, mais aussi pour le bois provenant de Mont et de Godinne et les produits des carrières de Purnode, Evrehailles et Crupet ⁽³⁹⁾. Les Saxons y parviennent précédés par leurs otages. Ils accouplent des barques pour former des pontons qu'ils manœuvrent avec des rames à partir de 19 heures. Le passage dure toute la nuit à la lumière de



lanternes suspendues à un câble tendu entre les deux rives. Selon le commis de la poste, la plupart des soldats qui descendent d'Evrehailles sont ivres. Ils portent des bouteilles de vin en grand nombre, dont ils cassent les goulots pour en ingurgiter le contenu. Il explique que les pontonniers allemands avaient l'intention de construire un pont de bateaux mais qu'ils se seraient

trompés d'endroit pour le faire :

⁽³⁷⁾ On ignore le montant des pertes de l'IR 102 lors de ce franchissement. L'IR 103 a dénombré pour sa part 4 tués et 23 blessés. Les soldats de la 3^e compagnie Martin Freudenberg né en 1885, Gustav Hahn né en 1880 et Albert Wolf né en 1884 reposent au cimetière militaire de Vladslo près de Dixmude en Flandre Occidentale (parcelle 7, tombes 2079, 2080 et 2076). Information *Erinnerungsblätter deutscher Regimenter* communiquée par J.-L. WILMET.

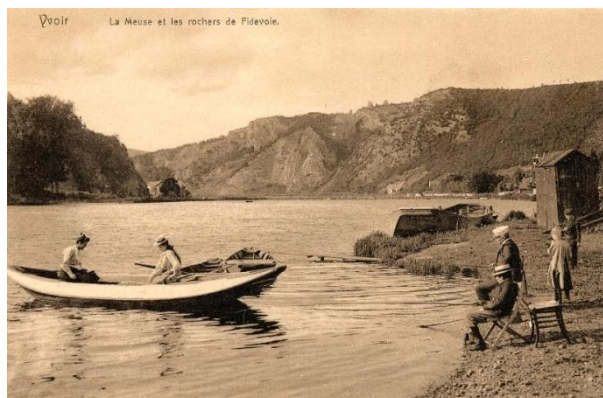
⁽³⁸⁾ Le capitaine Louis Arnaud et le lieutenant Jean Forestier ont été tués le 16 septembre 1914 au combat de Berry-au-Bac. Suivant l'exemple du capitaine Gantlet à Anhée, Arnaud gravement blessé a refusé que ses hommes s'exposent davantage pour l'emmener. L'adjudant-chef Émile Lavaux est aussi tombé au champ d'honneur (SCHAPPACHER, *Op. Cit.*, pp. 11 & 52).

⁽³⁹⁾ S. COLLARD & E. PIRSON, *Yvoir au fil du temps* publié à compte d'auteurs, s.d.

« Au lieu de prendre le chemin de la station et du pont permanent (pont de Moulins) en amont duquel elle avait ordre de construire un pont de bateaux ayant pour ce le matériel nécessaire (canots et poutres), cette armée s'engagea dans le village à la suite des pontonniers dans la direction sud (n.d.l.a. : nord à mon avis), jusqu'à près de deux kilomètres en aval de l'endroit assigné ⁽⁴⁰⁾. Et c'est à cent mètres de l'écluse où la Meuse est beaucoup plus large qu'en amont (n.d.l.a. : souligné dans le texte par le rédacteur) que fut entreprise la construction du soi-disant pont. Pendant que les pontonniers se livraient au travail, l'armée se répandait dans le village, y arrêtait les hommes dans les maisons pour les conduire prisonniers à l'église et à la poste qui en furent bientôt remplies. Quelques soldats traversèrent la Meuse en embarcations pour aller arrêter à Hun les civils qu'ils y rencontrèrent dans leurs maisons pour les ramener ensuite auprès des civils d'Yvoir, d'Evrehailles, de Bauche, de Purnode, de Spontin et d'autres lieux prisonniers à la poste et en l'église d'Yvoir ».

« Mais les pontonniers, arrivés à certaine distance de la rive, s'aperçurent qu'il leur manquerait du matériel (canots et poutrelles) pour atteindre la rive opposée. Que faire ? Le village était encombré de canons, de véhicules, de troupes. Il ne leur restait qu'une perspective, défaire ce qu'ils avaient construit pour en faire des pontons, ce à quoi ils se résolurent, et c'est sur pontons, (canots accouplés) et sur simples embarcations qu'ils passèrent troupes, canons et charroi. Le premier canon embarqué glissa dans la Meuse à une dizaine de mètres du rivage ; il fallut près d'une heure pour le retirer. Toutefois ce moyen de traversée fit perdre aux Allemands un temps précieux et on peut dire sans exagération qu'il leur fut catastrophique, car au lieu de passer la Meuse en quelques heures, le jour-même, ce passage durait encore le lendemain 24 à midi ».

« Je dois dire ici que le major commandant des pontonniers déclara au général-major belge retraité Devos ⁽⁴¹⁾, habitant une villa voisine, s'être trompé sur l'emplacement du pont qu'il devait construire ; il éprouvait de ce fait un grand malaise, et il redoutait les conséquences. Celles-ci furent en effet graves, terribles pour l'Allemagne. Désespérant de pouvoir effectuer la traversée en temps voulu, un certain



nombre de canons furent envoyés d'Yvoir sur Dinant dans la matinée du 24 pour y passer le fleuve sur les ponts établis dans cette ville et des troupes d'infanterie passèrent la Meuse à Houx sur des poutres reposant

⁽⁴⁰⁾ À gauche en bas du Charreau, l'actuelle rue du Rauysse les aurait amenés directement à la gare et au pont. L'ancien pont plus proche d'Yvoir que l'actuel s'est longtemps appelé le pont de Moulins puisqu'il était posé à Anhée au lieu-dit Moulins. Le gué en face de Moulins se trouvait entre l'ancien pont et l'île d'Yvoir. L'erreur de localisation ne pouvait pas être corrigée alors que le centre d'Yvoir était encombré. L'avenue Doyen Woine n'existait pas encore et le pont au confluent du Bocq non plus. Preuve supplémentaire de leur erreur, les Allemands ont construit dans les premiers jours de septembre un pont fait de péniches au même endroit.

⁽⁴¹⁾ Le colonel Charles Devos a commandé le 14^e régiment de ligne à Liège de 1898 à 1902. Nommé général-major dans le cadre de réserve, il a pris sa retraite à Yvoir. En 1906, il devient le premier président d'honneur de la société philanthropique des Anciens Frères d'armes d'Yvoir. Le 13 octobre 1907, la Société reçoit un drapeau offert par le roi Léopold II. Avec Joseph Hennuy comme président et L. Copienne comme secrétaire, elle a compté quelque 200 membres (BRILOT, *Op. Cit.*, p. 184).

pêle-mêle sur le pont du chemin de fer ébranlé dans le fleuve. C'est également par le pont ébranlé de Houx que les civils prisonniers de l'église d'Yvoir furent emmenés jusqu'à Stave le 24 août ».

Le principal point de passage de la Meuse par la 3^e armée est prévu aux Rivages au bas de la route du Froidvau au sud de Dinant. Dinant, Leffe et Houx ne sont que des sites secondaires ⁽⁴²⁾. Chaque corps d'armée dispose d'un pont long de 75, 125 ou 155 m et chaque division d'un pont permettant de franchir une coupure de 21 ou 35 m. Les pontonniers arrivés à Yvoir se sont-ils trompés d'endroit ? Plusieurs indices tendent à le prouver même si le site du Rivage à Yvoir a toujours figuré au catalogue des sites de franchissement du génie belge sur la Meuse jusqu'en 1995. Ce site ne présente toutefois aucun débouché tactiquement favorable sur l'autre rive. Vu les objectifs et les axes de progression de la l'ID 32, il est probable que ce pont provisoire aurait dû être bâti en face de Champalle, un peu en aval du pont métallique du chemin de fer de Houx en partie détruit depuis la veille. Cette erreur a causé le passage par le centre d'Yvoir d'unités qui auraient dû être dirigées vers Houx via Champalle et Blocmont.

À 23 heures 30, le général Franchet d'Esperey doit se résoudre à ordonner la retraite du 1^{er} CA dans les plus brefs délais ⁽⁴³⁾. Le succès allemand est très relatif. La 3^e armée de von Hausen a attaqué trop tard et trop au nord sur la Meuse. La 2^e armée de von Bülow a attaqué trop tôt sur la Sambre. Elles ne sont pas parvenues à prendre en tenailles la 5^e armée de Lanrezac qui s'est replié méthodiquement ⁽⁴⁴⁾.

Le sort des civils

Le 3^e bataillon de l'IR 102 ne s'est pas attardé à Yvoir après le franchissement du fleuve. D'autres unités de l'AK XII et du RAK XII ont suivi ⁽⁴⁵⁾. Les opérations militaires à Yvoir sont terminées. Le malheur des civils commence. Les blessés allemands dont le prince de Mecklembourg sont laissés au couvent du Cénacle par les Français. Ils sont soignés par les docteurs Baudart et Lambret et par les religieuses qui ont aussi nourri et soigné des militaires français avant leur évacuation ⁽⁴⁶⁾. En descendant d'Evrehailles vers Yvoir, les Saxons se vengent sur les habitants auxquels ils attribuent leurs pertes des jours précédents.

Le samedi soir, ils s'emparent du fermier **Alexandre (dit Joseph) Deltombe** (62 ans) et de son domestique **Félix Barbier** (66 ans) d'Anseremme. Ils leur reprochent d'avoir accueilli des Français. Près de cette ferme connue par la suite comme la ferme Donneux en haut du Charreau que débouche le sentier venant du Javiat où un cavalier a été blessé sous son cheval. Leur tourment dure jusqu'au lendemain à 16 heures lorsqu'ils sont fusillés contre le mur de la



⁽⁴²⁾ TIXHON, « De Sarajevo à Dinant... », *Op. Cit.*, p. 31.

⁽⁴³⁾ GAY, *Op. Cit.*, p. 382.

⁽⁴⁴⁾ COLEAU, *Op. Cit.*, p. 288.

⁽⁴⁵⁾ J. GERMAIN & B. SCHRAVERUS, *Spontin, de sang et de feu. Le village de Spontin et la région d'Yvoir dans la tourmente d'août 14*, Spontin, 2014, pp. 123-125.

⁽⁴⁶⁾ COLLARD & PIRSON, *Op. Cit.*

ferme qui est incendiée. Les corps sont emmenés dans une carrière voisine. Quatorze maisons du Charreau sont incendiées mais pas celle des Genon.



Vers 18 heures, **Camille Gilles** (52 ans), chef d'équipe aux chemins de fer de la compagnie du Nord, quitte sa maison pour aller passer la nuit chez un voisin. Un soldat placé près de pompe publique de la Place communale l'abat sur le trottoir d'en face.

Une heure plus tard, la famille de Joseph Verlaine qui habite près du pont croit fuir la zone des combats à venir en se réfugiant au centre d'Yvoir. Près de la gare, leur fils **Camille Verlaine** (dit André, 14 ans) est abattu tandis qu'un autre garçon blessé au bras peut s'enfuir. **Clémence Mahiant** (40 ans), l'épouse de Joseph, est blessée par balle à l'épaule. Elle agonise sur le trottoir à côté du cadavre de son fils jusqu'à son décès à 3 heures du matin alors que les troupes saxonnes n'arrêtent pas de défiler sans lui prêter la moindre attention. Joseph Verlaine, quant à lui, parvient à s'échapper.



Joseph Fivet (49 ans), un ouvrier aux carrières Dapsens, se cache durant toute la journée avec son épouse et leur fils sous la colline derrière leur maison de la rue du Blacet. À 19 heures 30, croyant au départ des soldats, la famille décide de gagner le Redeau. À peine sorti, Joseph Fivet est abattu devant les siens par un soldat, posté sur une hauteur, peut-être sur le viaduc de la ligne du Bocq.

Vers 16 heures, les Saxons qui ont aussi pillé la poste s'en prennent au presbytère et à l'église. Le drapeau belge accroché à la tour est déchiré au milieu de cris féroces. Les Allemands accusent des civils d'avoir tiré sur eux dans le centre. En représailles, Yvoir doit être anéanti et ses habitants fusillés comme cela s'est passé à Dinant, Spontin et en d'autres lieux. Ils violent ainsi les lois et les coutumes de la guerre sur terre approuvées par leur pays et reprises dans les conventions jointes à l'acte final de la 2^e conférence de la Paix signée le 18 octobre 1907 à La Haye. Dans un premier temps, les habitants d'Yvoir sont retenus dans l'église comme otages jusqu'à ce que les Allemands aient franchi la Meuse en toute sécurité.

Le docteur Baudart qui fait partie des prisonniers est appelé dans l'après-midi du 23 par un officier allemand afin de soigner un de ses soldats malade. Le médecin lui explique que les coups de fusil du 18 visant une patrouille ont été tirés par deux soldats français sortant du Couvent et non par des civils. Il en été le témoin puisqu'il habite à côté du château de Bouvignes tout proche. Pour étayer son discours, il retire du mur de clôture de l'hôtel des Familles ou de la façade de la boucherie Bastin voisine – les deux versions circulent - deux balles françaises qui y sont restées encastrées. Il apprend également à l'officier que des prisonniers allemands qu'il soigne depuis dix jours se trouvent au couvent du Cénacle. Questionnés sur le champ, les blessés font l'éloge des sœurs et du docteur. Le praticien est libéré mais reste consigné à son domicile.



Témoignages saxons

Sur cette carte-voie probablement volée à l'hôtel des Familles, un Saxon du RAK XII a écrit à sa famille à Dresde qu'il était à Yvoir le 23 août. Il donne d'autres détails au revers. Une connaissance de l'écriture gothique de cette époque permettrait de les traduire.



Au revers d'une autre carte postale vendue en 2006 sur ebay Deutschland et envoyée à sa famille depuis Yvoir le 29 août 1914, un militaire du 3^e bataillon de l'IR 102 a écrit : « Heute das erste Vorposten gefecht. Beginn 6. Uhr morgens bis mittags, es war sehr starkes Feuer. Das Dorf wurde in Grund und Boden geschossen. Die Bevölkerung ist sehr schlecht gegen uns, haben auf uns geschossen, Dieselben wurden auch sofort erschossen ». Le texte peut se traduire librement par « Je me suis battu aujourd'hui contre les premiers avant-postes. De 6 heures du matin jusqu'à midi, les tirs ont été violents. Le village a été saccagé de fond en comble. Sa population, très mauvaise, a tiré sur nous. Ceux-là ont été immédiatement fusillés ».



Le calvaire des otages ne fait que commencer

À 20 heures, le ciel est rougi par l'incendie de dix-sept maisons, quatorze au Charreau et trois au bout de la rue de l'Église, dont la boucherie d'Émile Bastin et la mercerie Collard d'où des tirs auraient été dirigés vers les envahisseurs. Les otages dans l'église Saint Éloi sont victimes de brimades, d'exactions et de rançonnage de la part d'une trentaine de militaires du 1^{er} bataillon de l'IR 103 qui s'est déjà signalé par ses excès à Spontin et à Durnal durant les jours précédents. Leur major les traite de forçats parce qu'il ne parvient pas à les faire obéir ⁽⁴⁷⁾. L'abbé Grégoire est particulièrement visé par les sévices. Les Saxons imaginent qu'il est celui qui monte la population contre eux. Les femmes et les enfants sont enfin libérés. Beaucoup se réfugient au Cénacle. Durant plusieurs jours, la Mère supérieure veille à leur venir en aide. Quelque 400 hommes passent la nuit dans l'église. Aux 300 d'Yvoir se sont ajoutés une soixantaine de Spontinois ainsi que des hommes d'Evrehailles, de Purnode et d'Hun. Le bourgmestre Lambret et le receveur des contributions Plusquin sont avec eux. Avant d'être retenus dans l'église, ils ont été mis le dos au mur de l'école des filles et menacés d'être fusillés. Yvoir est toujours encombré par le passage incessant des colonnes militaires ⁽⁴⁸⁾. Le pillage des maisons continue.

⁽⁴⁷⁾ SCHMITZ & NIEUWLAND, *Op. Cit.*, p. 127.

⁽⁴⁸⁾ Durant une marche à l'ennemi, les bataillons d'un régiment ne se suivaient pas sur un itinéraire unique mais bien sur des axes parallèles qui permettaient de se déployer plus rapidement à l'approche de l'objectif suivant. Après le passage initial du 3^e bataillon de l'IR 102, ce sont des éléments des IR 101, 103, 104, 105, 106, 107 et 133, notamment, qui ont traversé

Le lundi 24 août, les femmes sont autorisées à apporter de la nourriture à l'église. À midi, le passage des troupes qui a duré toute la nuit et toute la matinée cesse enfin. Vers 13 heures, les Allemands font croire aux otages qu'une « promenade » de deux heures va être organisée avant de les libérer. Par rangs de quatre encadrés par



150 militaires, les otages prennent la direction de Houx envahi par les fumées. En descendant la rampe du pont vers Champalle, ils découvrent une villa incendiée et les corps de soldats français. Ils passent la Meuse sur le pont ferroviaire en partie détruit par les Français et sommairement réparé avec des madriers. Après Anhée, ils longent la Molinee en direction de l'usine de Moulins. Léon Mathot en profite pour s'enfuir et rentrer à Yvoir. Ils gagnent Haut-le-Wastia puis Sosoye via la gare de Falaën. En chemin, tout n'est que ruines et mort. La marche se poursuit de nuit dans des conditions précaires. Aucun soin n'est fourni durant les rares haltes. Après Maredret, la colonne se dirige vers Hermeton-sur-Biert où la bataille vient à peine de se terminer. Le lamentable cortège quitte la route qui va vers Biesmerée. En empruntant des chemins de campagne, il arrive à la lisière d'un bois près de Stave.

Depuis la veille, 60 kilomètres ont été parcourus. Beaucoup d'otages sont chaussés de pantoufles ou de sabots. La colonne avance forcément moins vite que les troupes allemandes qui marchent à l'ennemi vers l'ouest. Fourbus, ils sont dépassés par des éléments des IR 101 et 92 qui les encadrent successivement. On annonce à nouveau aux Belges qu'ils vont être fusillés et que leurs corps seront brûlés. L'abbé Grégoire très éprouvé donne l'absolution générale. Ils doivent rester couchés durant des heures dans l'angoisse de cette fin annoncée. Heureusement, un officier allemand arrive à cheval avec la bonne nouvelle que les hommes d'Yvoir doivent être libérés sauf le curé Grégoire et le bourgmestre Lambret. L'échevin David Borsut n'y croit pas et préfère rester avec eux pour bénéficier de leur protection. Avec les hommes des autres villages, les trois Yvoiriens reprennent leur marche sur les arrières de l'armée allemande en direction de Florennes, de Philippeville atteint à la mi-journée puis de Roly (Mariembourg) à 20 heures. Sans eau ni nourriture, ils mangent quelques légumes glanés dans les champs. On les menace toujours d'être fusillés en cas de retour des Français. Au-delà de Philippeville, la crainte des Allemands est telle qu'ils font marcher leurs otages devant eux.



Yvoir en descendant d'Evrehailles ou en venant de Durnal. Cette énumération ne concerne que l'infanterie. Des unités d'autres armes ont complété le défilé (SCHMITZ & NIEUWLAND, *Op. Cit.*, pp. 11-14).

Leur calvaire n'est pas encore terminé. Le 26 août au matin, ils reprennent leur marche vers la France mais l'ordre parvient rapidement de les diriger désormais vers l'Allemagne. Une garde fournie par l'IR 106 les conduit se loger à Florennes. Le jeudi 27 août au soir, les prisonniers sont près de la gare de Dinant. Ils franchissent la Meuse sur un pont de bateaux en face de Leffe et passent la nuit dans la cour de l'école régimentaire du 13^e régiment de ligne. Le vendredi matin, David Borsut est libéré. Escortés par des hommes de l'IR 102 désormais au repos, ils gravissent la rue Saint-Jacques au pas de course. L'abbé Grégoire à bout de forces est laissé pour mort dans le fossé. Les autres prisonniers continuent leur marche jusqu'à Hogne (Hotton). Leur libération est annoncée le mardi 1^{er} septembre au soir. Le bourgmestre Lambret ne rentre à Yvoir que le lendemain dans l'après-midi.

Heureusement, l'abbé Grégoire a été amené à Sorinnes au château du baron de Villenfagne transformé en ambulance. À peine remis sur pieds, il est conduit à Marche-en-Famenne où d'autres religieux du canton de Dinant sont incarcérés. Atteint de pneumonie, il met du temps à se rétablir. Le 24 septembre, le général von Longchamps-Bérrier, gouverneur militaire de la province de Namur, vient les déclarer tous innocents et les libérer. Le 26, le curé d'Yvoir est amené en voiture à Ciney où le docteur Baudart le récupère le lendemain. Terriblement affaibli, il est à peine reconnu par ses paroissiens ⁽⁴⁹⁾.

XXXXX

Yvoir a échappé à un sort funeste le 23 août 1914 mais la désolation y est grande. Dans les jours qui suivent, les habitants découvrent aussi quelles avanies ont subies Dinant et Spontin pour ne citer que ces localités. La guerre s'est éloignée mais elle ne fait que commencer. Dans une 2^e partie, j'aborderai bientôt l'occupation allemande qui a suivi jusqu'en novembre 1918. Merci pour votre attention. Tous vos commentaires, remarques, témoignages et informations sont les bienvenus à l'adresse tripnauxeric@yahoo.co.uk.

⁽⁴⁹⁾ SCHMITZ & NIEUWLAND, *Op. Cit.*, pp. 261-265.